

Jean-François BILLETER

Jean-Pierre Bompied, octobre 2021

Je me propose de vous présenter un penseur contemporain, Jean-François Billeter, dont la démarche me paraît remarquable.

En procédant de façon simple : d'abord quelques éléments biographiques, puis son parcours intellectuel propre qui servira de base pour mettre au clair son apport philosophique – ce sur quoi nous pourrions ensuite avoir un échange, une discussion.

Premier point, la vie. Je me base sur le récit autobiographique tardif (2017) fourni par lui-même sous le titre : Une rencontre à Pékin.

Billeter est suisse, né en 1939 dans une famille francophone, mais dès l'enfance comprenant l'allemand et l'italien, avant de maîtriser l'anglais et d'apprendre les langues anciennes, car il fait à Genève des études littéraires classiques. Au début des années 60 il se trouve à Paris aux Langues Orientales, étudiant le chinois. Dans son rapport au langage, cet intellectuel dit être un « animal-amphibie », c'est-à-dire passant avec naturel d'un milieu à l'autre – un type humain dont j'ai rencontré quelques exemplaires, toujours admiratif et envieux.

Quant à sa vocation de sinologue Billeter ne cache pas qu'elle relève un peu du hasard. D'être tombé dans sa jeunesse étudiante sur un manuel de grammaire chinoise, qu'il parcourt, lui très armé en matière de langues étrangères, avec le sentiment d'être là complètement dépourvu de repères, dans un autre univers langagier. Et puis la rencontre d'un géographe suisse d'une certaine notoriété, Gilbert Etienne, qui parlait et écrivait sur la Chine. Un pays alors très mal connu en Europe, du fait d'un régime politique qui le tenait très fermé. Ce que de l'extérieur on en percevait, c'était une volonté intraitable de souveraineté nationale qui l'avait conduit, sous la direction d'un leader charismatique, le président Mao, à s'opposer successivement mais de manière frontale aux deux superpuissances de l'époque, Etats-Unis, puis URSS. Le géographe suggère au jeune Billeter de faire comme lui, d'aller voir sur place. La Suisse est alors un des rares pays européens à avoir des relations diplomatiques avec la Chine socialiste. Billeter obtient une bourse en 1963, il étudiera pendant trois ans à Pékin. En 1966 il prend le train du retour, le Transsibérien, rééditant le périple de son compatriote Blaise Cendrars, mais en sens inverse. Cette année-là commence de souffler sur le pays la tempête de la Révolution culturelle qui va mettre dehors tous les étrangers, hormis le personnel diplomatique confiné dans ses locaux. Entre parenthèses, en 1966, l'étudiant suisse comprend mal le sens des vives tensions qu'il aperçoit autour de lui, à l'université comme dans la rue. Mais dans le fameux train, Pékin-Paris, via Moscou – j'ai fait le voyage en 1979 – l'accompagne sa jeune épouse chinoise. Leur rencontre, idylle et mariage en Chine donnent lieu à un récit kafkaïen. Au départ du train, les copains étudiants français sont là (De Gaulle a reconnu la Chine en 1964, et des étudiants sont immédiatement arrivés), mais pas un membre de la famille de la jeune femme. C'est cela le totalitarisme, la peur qui paralyse. De retour à Genève, Billeter commence une carrière sinologique, qui sera brillante. Il met en place un enseignement du chinois, avant de publier sans hâte son œuvre. Lui et son épouse ne retourneront en Chine que dix ans plus tard, quand avec la mort de Mao la révolution culturelle sera vraiment terminée. C'est à ce moment-là seulement que le sinologue pourra tirer complètement au clair l'histoire de la famille de son épouse, en interrogeant ses frères.

L'épouse de Billeter meurt en 2013, il évoque sa mémoire dans *Une autre Aurélia* (2017). C'est aux éditions Allia qu'il publie régulièrement de brefs essais, ne dépassant guère la centaine de pages.

Maintenant le parcours intellectuel de Billeter : de la sinologie à la philosophie. Il dit avoir passé la première partie de sa vie à « essayer les idées des autres » avant de se risquer à formuler les siennes propres. En tout cas 50 ans d'études et d'enseignement de la culture chinoise faisant de Genève un pôle sinologique mais sans rivalité aucune avec le grand pôle français, à Paris. La France a inventé la sinologie universitaire en 1816, au Collège de France, en créant le premier enseignement européen de chinois donné par Abel-Rémusat. Dans les années 1970 le spécialiste de la pensée chinoise à Paris, c'est Jacques Gernet, auteur pour le grand public cultivé de *Le monde chinois* (1972), livre de référence, régulièrement réactualisé. Ce savant, pendant la guerre d'Algérie, avait mis sa signature derrière celles de Sartre, Blanchot, Bataille, Breton et tant d'autres célébrités de la culture au bas du Manifeste des 121 justifiant l'insoumission.

Billeter, fin des années 60, entame donc un travail sinologique dont l'aboutissement sera philosophique. Un autre intellectuel fera dix ans plus tard le même parcours : François Jullien né en 1951. Leurs relations ne sont pas d'emblée conflictuelles, dans les années 90 Billeter l'invite à Genève pour présenter son approche originale de la pensée chinoise. Aujourd'hui rupture, incommunication entre les deux têtes philosophiques de la sinologie francophone, depuis la publication en 2006 de *Contre François Jullien* et de la réplique très rude de ce dernier : *Chemin faisant*, 2007.

Il y a pourtant un parallélisme entre les deux parcours. Pour le comprendre je partirai du titre d'un grand livre de synthèse sur les sciences humaines publié dans les années 60 : *Le geste et la parole* de Leroi-Gourhan. Leroi-Gourhan était alors le grand préhistorien, en anthropologie le seul alter ego français de Lévi-Strauss. Idée-force de son livre : geste et parole sont les deux piliers inséparables des cultures humaines, résultant de la verticalité libératrice de la main et de la bouche. La verticalité hominienne. Homo, installé sur ses deux jambes, n'a cessé d'explorer les potentialités de ses deux mains et de sa voix, il fabrique et il parle. Depuis plusieurs millions d'années. Il continue, c'est l'humaine condition. L'anthropologie a ainsi deux axes de recherches, la technique et le langage. Leroi-Gourhan, préhistorien, a privilégié le premier, Lévi-Strauss, ethnologue, le second.

Jullien est un sinologue qui suit la piste de Lévi-Strauss, Billeter celle de Leroi-Gourhan. D'un côté, une réflexion sur la parole et son dérivé, le texte ; de l'autre une réflexion sur le geste.

Jullien est un lecteur, un déchiffreur. Il examine les textes classiques chinois comme les textes grecs. Je l'ai vu en action dans son séminaire, il est extrêmement efficace, il traduit, il commente, ça trace. Alors quand des sinisants snobs ou surtout jaloux disent qu'il prononce mal le chinois, peut-être, mais on s'en fiche... Jullien aborde la culture chinoise par son centre mental, sa tête. Son centre, c'est la pensée de Confucius, le Maître, le grand Educateur – un quasi-contemporain de Socrate. Qui ne comprend pas la pensée de Confucius ne comprend pas le monde chinois et sinisé, c'est-à-dire l'Extrême Orient. La difficulté avec ce Maître, c'est que ses propos rapportés paraissent très simples, seulement du bon sens moralisant. Hegel, notamment, n'a rien compris. Prenant connaissance de la traduction faite par les missionnaires jésuites des fameux *Entretiens*, il a trouvé cela banal, sans intérêt philosophique, une collection de truismes.

Globalement, face au monde chinois qu'il a découvert en 1975, lui aussi à l'université de Pékin, à la fin de la Révolution culturelle, Jullien est extrêmement défiant, il ne veut pas se faire avoir par les idéologues du parti communiste chinois qui mettent dans leur poche bien des intellectuels occidentaux, notamment français; il est le contraire d'un sino-béat, selon l'expression d'un grand journal du soir opposant les sino-béats et les sino-sceptiques. On le dit parfois sinophobe.

Billeter, lui, aborde la culture chinoise par le geste et par ses marges. Pour commencer, sa thèse, sous la direction de Gernet, porte sur l'oeuvre d'un mandarin marginal, si je peux risquer cet oxymore. Un lettré qui dans la Chine classique refuse de jouer le jeu. Il y en a. Celui qui demande si parmi les Chinois certains ont des points de vue personnels et critiques, celui-là n'est jamais allé en Chine ou n'y a fait que du tourisme. Ce n'est évidemment pas le cas de Billeter dont le travail sinologique a d'emblée une dimension politique. Mais il suit aussi un autre axe de recherches : le geste, donc le corps, les usages du corps. Le corps en Chine, c'est de l'énergie (qi, un idéogramme que les japonais prononcent ki) et la culture chinoise depuis l'antiquité a mis au point des techniques d'entretien et d'optimisation de l'énergie – qigong en chinois moderne. Des techniques délicates, subtiles, patientes. Il est plus facile de muscler le corps ou travailler sa résistance, par exemple en courant, que de cultiver l'énergie interne de ses organes.

Sinologie du geste. Or en Chine le geste fondamental, le pur conducteur d'énergie, qui va du coeur-esprit (le même idéogramme) à la main, c'est justement le tracé de l'idéogramme, le surgissement du sens en noir sur la feuille blanche, un sens intrinsèque, dressé, comme vivant, indépendant de l'oralité. Car là-bas on n'est pas dans la culture alphabétique qui subordonne l'écrit à l'oral, où l'écrit décalque l'oral. Ce que nous expliquent les linguistes, notamment ceux de l'école structurale qui se réfèrent à Ferdinand de Saussure, pour qui la langue parlée est première, tout part de ce fait social.

En Chine c'est différent : aujourd'hui encore, les Chinois apprennent l'anglais, savent transcrire leur langue avec des lettres, mais continuent d'écrire en idéogrammes qu'ils ont, au cours du 20^e siècle, modernisés et parfois simplifiés pour les adapter à des usages nouveaux. Billeter s'est ainsi attaqué au problème de cette originalité chinoise essentielle, l'idéographie, il a pris son temps, et cela donne en 1989 un grand et beau livre chez Skira : L'art chinois de l'écriture. Livre exemplaire, pédagogiquement parlant : il s'adresse au grand public en montrant les techniques employées – comment on fait - et aux sinisants il propose une réflexion philosophique, notamment sur le corps propre, Merleau-Ponty apparaît et en contrepoint la peinture occidentale. A la parution Jullien fait une recension élogieuse du livre, juste avec un bémol. Il craint, dit-il, que la pente du sinologue ne le porte à se siniser, c'est-à-dire à verser, fasciné, dans la belle culture chinoise. L'altérité fascinante, la tentation de l'exotisme. Jullien est un esprit froid, un intellect en action.

Dans la pensée chinoise, c'est le courant taoïste qui retient principalement l'attention de Billeter. Il en donne une preuve en interprétant une stance particulièrement obscure du livre fondateur du taoïsme, le Classique de la Voie et de la Vertu (Daode Jing), attribué à un auteur légendaire Laozi. C'est un livre composé de 81 courtes stances, qui a un vif succès chez les amateurs occidentaux d'obscurités ou de rapprochements hasardeux (la théorie quantique y serait annoncée). Les commentateurs de ce texte vénérable et qui ne sont pas tous sérieux évitent en général la 15^e stance qui commence ainsi : « Ceux qui, jadis, ont pratiqué la Voie / étaient subtils, ténébreux, insondables / Insondables, je peux juste tenter de décrire leur aspect : / Hésitants comme s'ils traversaient un fleuve gelé / circonspects comme s'ils craignaient leurs voisins... » Je m'arrête là, à la 5^e proposition,

il y en a 20. Billeter relit l'ensemble du texte en montrant phrase par phrase et mot par mot qu'il décrit les sensations successives produites au cours d'un exercice de qigong, en 20 pages de commentaire tout est éclairci. Billeter, honnête, signale qu'il s'est appuyé sur un article paru en Chine et signé par un spécialiste des techniques du souffle.

Ce travail préparatoire – un simple article dans une revue confidentielle en 1985 - annonce l'orientation du sinologue sur un texte hors normes de la pensée chinoise, auquel il s'attaque. C'est le Zhuangzi, 4^e siècle av/ JC, œuvre habituellement classée comme taoïste.

Pour la commodité du lecteur non sinisant Billeter écrit Tchouang-tseu dans les trois essais qu'il a consacrés à ce penseur de l'antiquité. Un peu d'histoire. Entre le 6^e et le 3^e siècle av/Jc se place la période la plus philosophiquement féconde de la pensée chinoise. Tous les grands noms entrent en scène. Entre l'ouverture qu'est l'enseignement de Confucius et la clôture qu'est l'unification de la Chine par le grand Empereur, celui du tombeau de Xian, de la Grande Muraille, de l'autodafé des livres classiques, un tyran, l'incarnation de la violence fondatrice d'Etat. Pendant ces trois siècles apparaissent « les Cent écoles », quantité de textes avec auteurs (Zhuangzi en fait partie ainsi que Mencius le commentateur attiré du confucianisme, Sunzi le fondateur de la stratégie et bien d'autres). Deux remarques : cette période est dans l'ensemble contemporaine du développement de la réflexion philosophique en Grèce, d'autre part c'est à la faveur du désordre politique que fleurit la pensée. Quand l'ordre s'installe, avec le Grand empereur, les penseurs sont réduits au silence, la culture domestiquée. Transposez à l'époque moderne : l'activité philosophique inversement proportionnelle à l'autoritarisme politique. Le président Mao s'est à plusieurs reprises comparé au Grand empereur. Après lui, Deng Xiaoping est au contraire l'homme de l'ombre qui commence par reconstruire l'université chinoise. Tout indique que la Chine d'aujourd'hui est dirigée par un nouvel empereur.

Zhuangzi, maître Zhuang, lettré mal connu, si ce n'est par son refus de servir tout prince, alors que Confucius a passé une grande partie de sa vie à chercher le prince bien intentionné qui lui permettrait de mettre en application ses idées (comme le jeune Platon). Le Zhuangzi, c'est donc un texte, mais extraordinaire, à tous égards. Forme éclatée, exubérante, expression tous azimuts : des hymnes, des récits, des mythes, des dialogues, des développements raisonnés, autant de changements de registres déconcertants : dans la pensée européenne on pense à Nietzsche pour présenter à ce point autant de genres d'écriture. Deux thèmes se croisent en permanence : le corps et la politique. On pense maintenant à Spinoza, à la question de Spinoza, ce que peut le corps, plusieurs textes fameux du Zhuangzi y répondent, comme celui du boucher Ding découpant un bœuf devant l'empereur et lui expliquant comme il a acquis sa maîtrise. Zhuangzi s'interroge explicitement sur le réel, le rapport des mots et des choses. Il s'interroge sur les valeurs, l'origine des valeurs. Tout en intercalant des histoires étranges.

Quel est son rapport à Confucius, au Maître ? Zhuangzi le bouscule, mais gentiment, dans ses apologues il lui fait souvent donner la leçon par des hommes du peuple, comme le vieux nageur solitaire que Confucius et ses disciples avaient pris pour un suicidaire. Quand il apparaît dans le livre, le Maître est montré comme un consciencieux, un besogneux, il faut aller au-delà : la vraie sagesse se moque de la sagesse.

Ce livre étonnamment composite, Billeter l'aborde texte par texte, que chaque fois il retraduit. Travail sinologique de base, qui donne lieu à trois essais. Personnellement, ce que j'ai lu de meilleur

sur ce penseur. Mais à la fin frustré car le sinologue suisse n'a rédigé ni synthèse finale ni traduction intégrale du Zhuangzi – dont il critique toutes les traductions existantes, et notamment celle de la Pléiade. Le métier de l'enseignant transparait dans son écriture précise, limpide, élégante par là même.

Sinologue confirmé, reconnu, brillant même, Billeter propose dans les années 2000 une interprétation d'ensemble de l'histoire de la Chine qui porte jusqu'au temps présent. C'est peu dire qu'elle a surpris, alors même que le régime socialiste, pour qui voyait un peu clair, était lancé dans une entreprise nationaliste de rattrapage économique accéléré, avec croissance annuelle à deux chiffres. Voici le titre de l'essai publié en 2000 : Chine trois fois muette. Sa thèse générale : L'histoire de la Chine sur la longue durée c'est l'histoire de la domestication de la pensée par le pouvoir. En Chine, depuis plus de deux millénaires, il n'y a pas d'Eglise, mais il y a un Etat. Un Etat qui contrôle la culture en la recyclant constamment au moyen d'un corps de fonctionnaires soigneusement formés, d'une bureaucratie savante. Un Etat stratège, très en avance dans son organisation sur les Etats européens – les missionnaires jésuites s'en aperçoivent très vite et le font savoir aux grands esprits européens, Montaigne, Pascal, Leibniz, Voltaire, Montesquieu, Rousseau qui sont très étonnés. Pour ce pouvoir intelligent – Henri Michaux, qui a arpenté la Chine, l'appelle « le gouvernement des subtils » – Zhuangzi, c'est le caillou dans la chaussure. Billeter montre que les commentateurs chinois retenus, officiels ont tous tenté de désamorcer son message. Voici donc sa thèse, disruptive : ce que les sinologues appellent la pensée chinoise, c'est un produit transmis par les Jésuites mais au départ concocté par des mandarins au service d'un pouvoir despotique, même s'il était éclairé. Dit brutalement c'est un produit idéologique. Contre lequel le Zhuangzi peut être utilisé comme « antidote ». Mais, dès lors bien des travaux sinologiques sont contestés, sur le fond, et notamment ceux de Jullien qui tendant à faire une sorte de critique de la raison chinoise opèrent de fait sur un produit frelaté. L'essai polémique de Billeter en 2006 n'est que la suite de cette interprétation qui se veut démystificatrice.

Par ailleurs Billeter explique que le socialisme chinois post-maoïste, complètement pragmatique en économie, fabricant de milliardaires obéissants, mais inflexible en politique, est fondé idéologiquement sur l'amnésie ou plutôt la réécriture officielle du passé. Comme dans les chroniques de la vieille Chine où chaque dynastie récrivait l'histoire de la précédente. L'Etat est maître du temps, mais l'Etat actuel dit République populaire est maître absolu : il fixe seul le cap de l'avenir et définit le sens du passé. C'est l'objet de congrès périodiques où se découvre une équipe de sept dirigeants avec un leader. Ce régime donne un contenu moderne aux fonctions traditionnelles de l'Etat impérial, un contenu adapté aux données du temps présent. Par exemple il adore l'informatique pour les services que cet outil peut lui rendre. Mais pour l'usage personnel il est très vigilant. Comme par hasard il redécouvre la valeur morale de l'enseignement de Confucius. Les discours du président Xi Jinping sont émaillés de citations confucianistes voisinant avec des formules de Marx.

D'un mot : depuis les années 2000 cet universitaire suisse bien élevé se comporte comme un chien dans un jeu de quilles. Et il aggrave ou améliore son cas, selon les goûts, en se retournant sur sa propre culture et la philosophie européenne. Deux essais : Un paradigme en 2012 et Esquisses en 2016.

On voyage à la recherche de soi, a dit Foucault, précisant : un long éloignement de sa propre culture nous met à la verticale de nous-même. C'est le sens de cette trajectoire intellectuelle qui se termine en Europe. Billeter habite à Genève, dont il souhaite qu'elle devienne une ville européenne parmi d'autres, dans une Europe enfin unifiée. Son dernier essai intitulé Pourquoi l'Europe, sans point d'interrogation. L'Europe, c'est la réponse, la seule réponse. Mais j'anticipe.

Examinons la seconde grande phase de son travail, retour dans la philosophie européenne. Sa perspective d'ensemble est historique, il confronte deux processus de très longue durée, chinois et européen. On se souvient de la perplexité qu'exprime la question surgissant abruptement dans les Pensées de Pascal : « Lequel est plus croyable des deux, Moïse ou la Chine ? » Billeter répond. En résumé : dans la longue histoire de la Chine – la plus longue des nations encore bien vivante – il n'y a pas de Moïse, c'est-à-dire est absente cette figure du prophète qui, par son rapport à Dieu dont il reçoit la loi, va créer la distance avec toute loi des hommes, et dans la foulée, il n'y a pas non plus d'incarnation de Dieu. Le christianisme est connu en Extrême Orient depuis quatre siècles, il n'a pas fait l'objet d'un rejet immédiat et massif, comme en terres d'Islam, il est aujourd'hui très minoritaire, la majorité reste culturellement bouddhiste. Dans l'histoire de la Chine, il manque aussi Socrate, la cité, la démocratie, une forme de réflexion politique décomplexée parce que comparative, le lettré chinois est bien différent de l'intellectuel européen. Enfin dans l'histoire de la Chine il n'y a pas de Renaissance comme séisme total dans la culture. Aucun penseur chinois de l'époque classique n'écrit : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », aucun n'entreprend de construire une pensée nouvelle sur la base d'un doute radical (et y parvient). La Sorbonne s'appelle université René Descartes.

Depuis quelque cinq siècles l'Europe a inventé une allure historique inédite et qui a progressivement impacté, comme on dit, toutes les autres sociétés et cultures, sans exception, dont celle de la Chine qui a réagi un peu lentement, plus d'un siècle de crises et désordres, mais puissamment, on le constate à présent presque chaque jour. Le pays géant – un cinquième de l'humanité actuelle – justifie de nouveau son antique nom : Etat du Milieu, position centrale, Zhongguo.

Approche de la pensée européenne par Billeter. Les racines de cette pensée sont biblique, chrétienne (au sens large, il faut inclure Luther et Calvin) mais aussi grecque et romaine. L'axe de la réflexion proprement philosophique a été fixée dès l'antiquité par Socrate, celui avec lequel on n'en finit jamais, c'est son principal adversaire moderne, Nietzsche qui le dit, Foucault termine sa carrière au Collège de France en interrogeant une fois de plus la mort du premier philosophe. Cet axe socratique, c'est « connais-toi toi-même », l'impératif philosophique que Foucault comprend comme « souci de soi », à l'origine de « pratiques de soi ».

L'identité philosophique que se construit Billeter, dans les années 2000, me semble résulter d'un triangle dont les sommets sont Spinoza, Zhuangzi et Paul Valéry. Ou Valéry / Wittgenstein, mais il cite plus souvent le penseur français qui n'aimait pas le style philosophique que le logicien autrichien. De Valéry Billeter retient la qualité descriptive du vécu, le vécu examiné à la loupe, essentiellement dans les Cahiers, 30000 pages d'exercices quotidiens le matin, mais il est aussi l'auteur du Cimetière marin « La mer, la mer toujours recommencée/ ..Hydre absolue ivre de ta chair bleue », l'auteur aussi de Regards sur le monde actuel. Régis Debray, dans un petit livre récent, ne manque pas d'arguments pour en faire le plus grand esprit français du 20^e siècle.

Second point de repère : Spinoza. C'est un monument de la philosophie européenne qui surgit après Descartes. Je m'en tiendrai à la phrase bien connue de l'Éthique, son ouvrage principal : « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie. » La philosophie de Spinoza se déploie positivement dans l'immanence. La volonté de Dieu ? « Asile de l'ignorance ». Il ne conclut pas, comme Pascal, à la misère de l'homme sans Dieu, il conclut à la misère de l'homme par ignorance de la nature en général et d'abord de la sienne propre. Car l'homme appartient à la nature tout en disposant d'une perfectibilité, mais entièrement conditionnée par la connaissance qu'elle peut acquérir d'elle-même. Connaissance, je résume, qu'un seul régime politique permet et encourage : la démocratie, les autres régimes politiques prospérant sur l'ignorance collective, entretenant les fanatismes. La démocratie ne peut donc fonctionner qu'en se dissociant de toute religion particulière, il faut séparer le politique du théologique. Pour le 17^e siècle, ça fait beaucoup, trop, même dans le pays le plus tolérant d'Europe, la Hollande – où Descartes s'était prudemment installé – les éditeurs ne sont pas chauds pour publier les écrits de ce philosophe juif qui d'ailleurs dès sa jeunesse a été exclu de sa communauté, qu'un fanatique juif a tenté de tuer en le poignardant. Tout cela avant les philosophes libéraux anglais et, il me semble, à travers une réflexion beaucoup plus radicale que la leur.

En troisième point : Zhuangzi. Ce sont les travaux pratiques, à la chinoise, culture et pensée qui, en matière de corps vécu, éprouvé, sont très en avance sur l'Occident. Ce qui n'a pas échappé aux grands anthropologues du 20^e siècle que sont Mauss et Lévi-Strauss. Texte fondateur de Mauss : les techniques du corps.

Billeter écrit un français net, précis, élégant, sans jargon ni néologisme. Le principal concept qu'il introduit dans Un paradigme, c'est « intégration » – faute d'avoir trouvé mieux, dit-il. L'intégration, c'est un changement de régime dans le fonctionnement de la pensée, une montée à un régime supérieur. C'est ce que décrivent, très concrètement, les apologues du Zhuangzi. Ce qui permet de renouveler la compréhension des notions de conscience, de liberté, d'imaginaire – clin d'oeil à Castoriadis – et de corps propre – là référence explicite à Merleau-Ponty. Voici la continuité et la différence : l'auteur de La phénoménologie de la perception (1945) décrit le corps percevant et se percevant, inséparablement, ce qu'il appelle corps propre et oppose au corps objectivé de la science mais aussi de l'art, au corps anatomique. Vinci tient les deux bouts comme Vésale, le fondateur de l'anatomie moderne. Billeter, passé par la culture chinoise, raisonne à partir du corps agissant, le corps du calligraphe. La calligraphie, art de longue vie là-bas.

Pour les notions de conscience et de liberté je vais vous montrer des échantillons. Si vous voulez en savoir plus, aller voir dans les textes, en philosophie c'est la démarche essentielle. Citations pour la conscience : « La conscience n'est pas ... un poste de commande à partir duquel je dispose de moi-même et des choses, mais une efflorescence de l'activité du corps, une luminescence qui se produit momentanément dans la nuit. » La conscience est la résultante d'un processus d'intégration qui se déroule au niveau du corps. Le plein exercice de la pensée est postural, ce que sait l'Asie depuis toujours. Quant à la liberté, Billeter l'entend au sens de Spinoza, ce n'est pas une donnée, mais l'acquisition d'une puissance interne, par intégration. Il rappelle la formule maîtresse de l'Éthique : « Connaître exactement notre nature laquelle nous désirons parfaire. » Mais l'esthétique, aussi bien du côté du créateur que du spectateur ou auditeur, relève également de ce processus humain fondamental : « L'étude de la beauté est l'étude des formes supérieures d'intégration. » Le sentiment du beau que Kant avait déclaré universel, dont Freud avait cherché l'explication dans une

sublimation de pulsion, résulterait d'un niveau supérieur d'intégration de l'activité mentale. Processus effectivement universel, dit Billeter qui en voit la preuve dans le niveau d'excellence atteint par les interprètes extrême-orientaux de la musique classique européenne. Dans son dernier essai, Pourquoi l'Europe, tout un chapitre est consacré à un ouvrage de réflexion sur la musique, du à un chef d'orchestre, salué par Hanna Arendt et Denis de Rougemont.

Ce néo-spinozisme que professe Billeter, en reconnaissant que le modèle – l'Éthique – est rédigé dans une forme géométrique aujourd'hui rebutante, inadaptée – se conclut dans une vision politique. Ce qui est cohérent, et confirme le spinozisme d'origine : si on pose comme fin ultime l'expression ou l'accomplissement de la personne, on doit se soucier du cadre politique qui permet la réalisation de cette fin. Spinoza a démontré dans le Traité théologico-politique (1670), puis dans le Traité politique publié après sa mort qu'il n'y en a qu'un : c'est la démocratie, le régime de la raison et de l'émancipation. Alors qu'en est-il de la démocratie aujourd'hui ?

Retour à l'histoire. L'histoire de l'Europe depuis la Renaissance est celle du capitalisme, commercial d'abord, puis industriel, puis financier, mondialisé, transnational. Une économie de la croissance qui décuple son efficacité en utilisant la puissance de la science et de la technique afférente. Je n'entre pas dans les détails du diagnostic de Billeter, citation : « La croissance en avant est une fuite en avant suicidaire [...] une course vers rien ». Le nihilisme de la civilisation industrielle – le mauvais infini, cancer, dit Billeter, qui reproduit, reduplique sans fin – conduit à cette « alternative : le capitalisme ou la civilisation ». Dernière citation : « On justifiera l'abolition du capitalisme parce qu'il impose à l'homme une fin qui n'est pas la sienne. »

On peut être surpris par une telle radicalité de la part de l'universitaire émérite de Genève. Et de nouveau dans son dernier essai, Pourquoi l'Europe, quand il désigne la Chine comme menant contre l'Europe une guerre d'encerclement (modèle jeu de go, invention chinoise, on ne détruit pas, on encercle et paralyse l'adversaire), à laquelle seule une Europe unie pourrait répondre efficacement. Par un projet politique mais d'abord philosophique centré sur l'idée d'autonomie, mais de dimension universelle. Le relativisme culturel, c'est le cheval de Troie dans et par lequel s'avance l'offensive chinoise.

Voilà, très résumée, la trajectoire de l'autre grand sinologue francophone contemporain.

En guise de conclusion je reviendrai sur le parallélisme déjà signalé des trajectoires de Billeter et Jullien. Parallélisme polémique se soldant par une rupture apparemment définitive. Anecdotiquement : j'ai écrit un petit livre d'introduction à la pensée de Jullien qu'avant publication je lui ai envoyé. On se connaît depuis longtemps. Il m'a répondu qu'il approuvait ce travail, sauf concernant Billeter et Gernet à qui je faisais « la part trop belle », dix lignes du livre que je n'ai pas modifiées.

Revenons sur ce conflit intellectuel. Il a quelque chose de mimétique puisque des deux côtés la sinologie est au départ et la philosophie à l'arrivée. Il y a un même voyage, un trajet aller-retour, Europe / Chine. De plus, ce sont deux intellectuels littéraires. L'approche de la culture chinoise est centrée chez l'un sur le geste, chez l'autre sur la parole, mais sans ignorer l'autre aspect de la culture. Dans la revue fondée par Jullien Extrême Orient Extrême Occident Billeter en 1986 administre une leçon de commentaire en relisant quelques haïku japonais et poèmes chinois classiques dont le fameux Aube de printemps où dès lors je discerne un écho avec le sonnet de Mallarmé « Renouveau

». A plus d'un millénaire de distance et dans l'espace d'immenses étendues, la même scène poétique : réveil, un matin de printemps. Des vécus très différents : pour le poète symboliste « Le printemps maladif a chassé tristement / L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide » ; pour le poète chinois de la dynastie Tang (8^e siècle) l'aube sort de la nuit, de la conscience émerge et découvre un monde de nouveau revenu - sans il y ait dans le quatrain aucun pronom personnel, je, tu, il, elle, nous, on ne sait pas qui est sujet. Mais le final des deux poèmes fait surgir la même image dont je rappelle la version mallarméenne : « Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil / de tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil ». A la réflexion, le commentaire savant et sensible de Billeter me semble rencontrer les pages décisives que Jullien a récemment consacrées au maître professant que « Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve. »

Les champs de recherche, chez les deux sinologues, sont différemment orientés, mais nullement exclusifs, encore moins contradictoires. En revanche, ce sont les démarches qui les opposent : entre cultures chinoise et européenne Jullien creuse systématiquement les différences qu'il traite comme des écarts, « Penser par écart », si je peux me permettre de citer le titre de mon petit bouquin. Billeter procède à l'inverse : c'est le commun des cultures qui aime sa réflexion, il est ainsi porté à faire des rapprochements. Il a formulé son principe méthodologique : « Quand on pose a priori la différence, on perd de vue le fond commun. Quand on part du fond commun, les différences apparaissent d'elles-mêmes. »

Ce principe méthodologique, très clair quand on l'énonce, Lévi-Strauss en avait fait la critique sévère sur le plan général de la connaissance en anthropologie. Citation : « Une discipline dont le but premier, sinon le seul, est d'analyser et d'interpréter les différences, s'épargne tous les problèmes en ne tenant plus compte que des ressemblances. Mais du même coup, elle perd tout moyen de distinguer le général auquel elle prétend, du banal dont elle se contente. »

Jullien sinologue est ainsi lévi-straussien; entre Europe et Chine il a repéré et multiplié les points d'écarts. Un entre vingt : le corps nu, il est omniprésent dans les arts plastiques d'Europe, dès l'antiquité ; il est absent en Chine. Pourquoi ? Un essai De l'essence ou du nu (2000) répond à cette question. La stratégie problématique de Jullien est très efficace, par son pouvoir d'éclaircissement réciproque. Faisons intervenir un quatrième grand nom de la sinologie française, son plus grand savant vivant : Léon Vandermeersch. Il approuve la démarche de Jullien, au nom, dit-il, de l'hétérotopie qu'elle aménage et exploite. Jullien se placerait donc aussi dans le sillage de Foucault, ce que je crois exact. L. Vandermeersch vient de publier un livre-testament, bref mais ultra dense, Ce que nous apprend la Chine (2019) qui commence en rappelant la polémique dont nous parlons, pour dire que ce qui nous intéresse, avec la Chine, c'est « l'originalité de son développement ». Et son livre de synthèse en présente un bilan sur trois plans : le langage, la société et l'existence. Livre précieux.

Par contre, Contre François Jullien n'est pas, c'est l'avis du savant, ce que Billeter a écrit de meilleur. Le tir manque de précision. Contrairement à la réplique de Jullien qui contre-attaque en mettant en cause le travail de traduction de son contradicteur.

Ce qui demeure, de l'affrontement encore stérile des deux philosophes-sinologues, c'est le problème de l'universel. C'est l'idée-force de la philosophie européenne, dès les grecs, dès Platon et Aristote qui définissent l'universel non pas par un constat – c'est partout comme ça – mais par un raisonnement : on ne peut pas penser avec rigueur autrement : l'universel énonce une nécessité.

Cette démarche logiquement contraignante, Kant, tout au long de sa philosophie critique et transcendantale, la déplace sans la modifier sur le fond. Quand il dit que seul l'impératif moral est « catégorique », il entend démontrer qu'il est indissociablement universel et nécessaire. A présent l'idée d'universel s'est installée, ancrée dans la conception des droits de l'homme. C'est l'objet de débats, mais bien réels, pas du tout académiques. Des débats où sont mis en cause autant l'équilibre interne des sociétés que les relations internationales. Billeter comme Jullien, en tant que philosophes, interviennent dans ce débat. Les derniers essais de Billeter ; pour Jullien, un essai de 2008, De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures.

Laissons le dernier mot à l'intellectuel suisse : « N'y a-t-il pas tout de même un point ferme à partir duquel on puisse prononcer des jugements impartiaux sur telle culture, tel ordre social, tel régime politique ? C'est une question que je me suis souvent posée, depuis longtemps. Un sinologue ne peut pas ne pas se la poser... »

Trouver un point ferme, se demande au final le sinologue devenu philosophe.